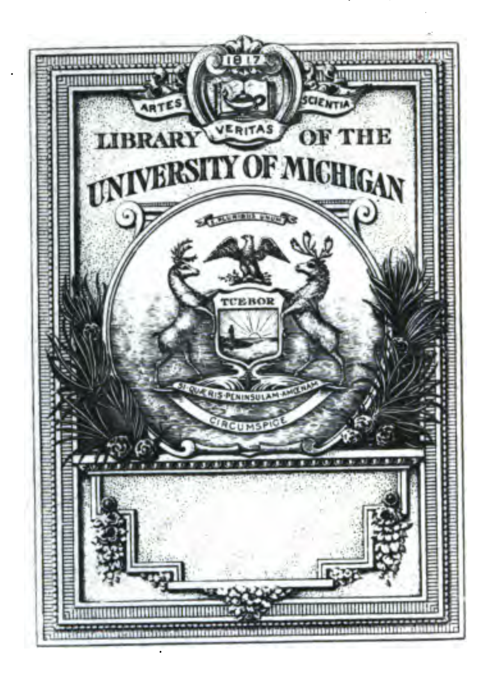
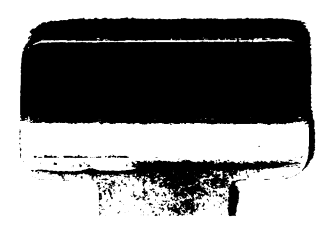

1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE



G R

OURIKA

TIRAGE A PETIT NOMBRE

Il a été fait un tirage spécial de :

30 exemplaires sur papier de Chine (nos 1 à 30).
30 — sur papier Whatman (nos 31 à 60).

60 exemplaires, numérotés.

Claire de Durfort, Duchesse

MME DE DURAS

OURIKA

AVEC UNE NOTICE

PAR

M. DE LESCURE

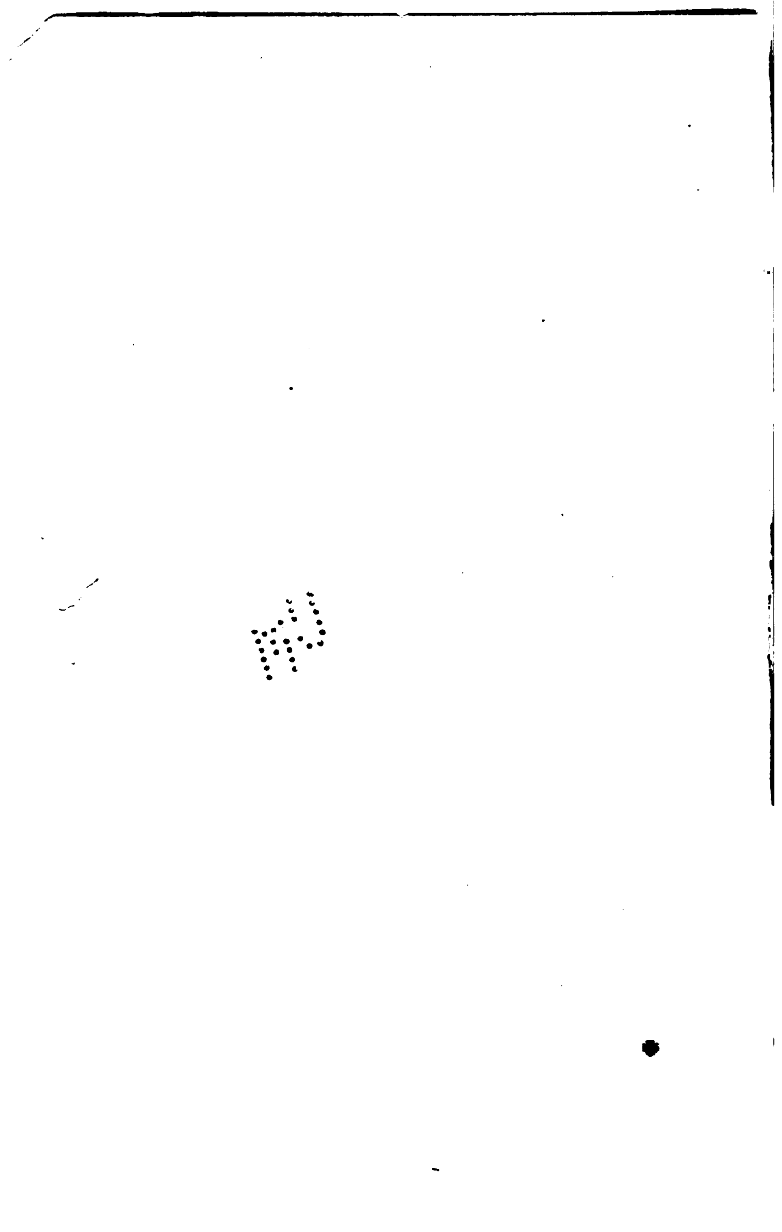


PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXVIII



NOTICE

I

OURIKA *n'est point un chef-d'œuvre. Mais c'est une œuvre des plus délicates, des plus distinguées, due à la plume d'une femme d'un rare mérite, dont son cœur, plus encore que son esprit, fit un écrivain, et qui trouva du premier coup, en s'essayant d'une main discrète sur l'immense clavier de l'expression des passions humaines, une note pénétrante et caractéristique. A ce double titre, comme peinture d'une âme exquise, d'une « jolie âme », pour nous servir de l'expression de Mme d'Épinay parlant de Mme d'Houdetot; comme tableau d'une époque, nous donnant la sensation exacte d'un de ses moments choisis, d'une de ses*

modes littéraires et morales dominantes, Ourika, *ouvrage apprécié et loué des meilleurs juges, était indiqué à la fois par le talent et le succès pour prendre place dans cette collection.*

Il nous sera facile de justifier notre choix en donnant quelques détails peu connus, sinon nouveaux, sur l'auteur, l'héroïne, et en citant l'opinion de quelques maîtres.

Claire Lechat de Kersaint naquit à Brest en 1778. Elle était fille du comte de Kersaint, un des plus brillants officiers de marine de ce temps, plus tard généreusement et fatalement mêlé au drame révolutionnaire, héros aux premiers actes et victime aux derniers. M. de Kersaint, qui partageait les illusions du groupe de la Gironde, dont il faisait partie, ne partageait point ses ambitions et ses passions. Il ne suivit pas jusqu'au bout sa politique et ne vota point la mort de Louis XVI; mais il suivit jusqu'au bout la destinée des amis dont, sur ce point et quelques autres, il avait eu le courage de se séparer. Il périt sur l'échafaud, avec Vergniaud, celui qui avait dit que la Révolution, comme Saturne, dévorerait ses enfants.

La mère et la fille, en deuil, quittèrent la France et se réfugièrent aux États-Unis, puis à la Mar-

tinique, dont la première était originaire. Mme de Kersaint, frappée à la tête et au cœur, atteinte dans sa santé, sa sensibilité et sa raison, par une perte aussi cruelle et tant d'événements tragiques, n'était plus capable de gouverner ses affaires, à peine de se gouverner elle-même.

Sa fille, qui dès l'adolescence avait traversé la rude épreuve du malheur, de la pauvreté, de l'exil, plia peut-être sous l'orage, mais ne rompit point. Elle fit face à tant de devoirs pénibles et nouveaux; elle servit de guide et en quelque sorte de mère à sa propre mère. Elle géra leurs intérêts communs avec habileté et avec succès. Lorsque, quelques années après, la Fortune, vaincue dans ce duel contre une femme et une enfant, se montra souriante; quand Mlle de Kersaint se trouva à la fois libre par la mort de sa mère, et riche par la succession de ce parent auprès duquel elle s'était réfugiée aux colonies, elle avait payé bien cher ce progrès relatif de sa condition. Elle n'avait eu ni enfance ni jeunesse; elle était orpheline à vingt ans. La France lui était fermée, elle chercha une patrie aussi près que possible de la patrie. Elle vint en Angleterre, y parut et y brilla d'un éclat mélancolique dans ce monde de l'émigration qu'avaient

éclairci l'amertume du pain étranger, la guerre de Vendée, l'hécatombe de Quiberon et les avances du gouvernement réparateur du Consulat. En 1797, écoutant encore plus la voix de la raison que celle de son cœur, elle demanda au mariage l'appui dont elle avait besoin, la famille dont elle avait soif, et épousa le duc de Duras.

En 1801, les portes de la France lui furent rouvertes. Elle y rentra, mais sans se rallier à l'ordre de choses nouveau. Elle vécut dans la retraite durant tout l'Empire, consacrant le meilleur de son temps à ses devoirs d'épouse, surtout à ses devoirs de mère, donnant ses loisirs au plaisir de la lecture; à celui de l'hospitalité; faisant de son château d'Ussé, en Touraine, un centre de ralliement pour les survivants de l'ancienne société, un asile pour les fidélités courageuses, un rendez-vous d'amitiés choisies. Ses rapports devinrent fréquents, ses correspondances intimes, avec Chateaubriand et Mme de Staël : nulle n'était plus qu'elle capable de comprendre l'auteur de RENÉ *et l'auteur de* DELPHINE. *Elle n'était pas sans quelque affinité d'esprit, quelque similitude de caractère, avec l'un et avec l'autre. Elle mêlait au culte pieux du passé le sentiment et le pressentiment de l'avenir. Née*

sur la côte bretonne, elle avait cette énergie un peu inquiète, cette chaleur un peu orageuse d'idées que donnent aux natures comme la sienne l'habitude du bruit du vent et du flot, et la précoce expérience de la tempête. Fille d'un héros et d'un martyr de la Révolution, elle était à la fois royaliste par tradition et libérale par tempérament, comme Mme de Staël elle-même.

En 1813, le mariage de sa fille aînée lui rendit quelque liberté, et, peu de temps après, la Restauration, qu'elle accueillit avec un enthousiasme bientôt tempéré par plus d'une déception, la mit à même d'exercer l'influence d'une grande situation, d'un salon célèbre, d'un caractère généreux, d'un esprit délicat. Son mari, duc et pair, premier gentilhomme de la chambre, occupait un des premiers rangs à la cour. Elle préféra se tenir dans une sphère plus indépendante et plus près de la faveur de l'opinion que de celle du pouvoir. On vit chez elle, en dehors des hôtes purement aristocratiques et diplomatiques, MM. de Humboldt, Cuvier, Abel Rémusat, le comte Molé, Mathieu de Montmorency, MM. de Villèle, de Barante. M. de Chateaubriand, qui dominait mystérieusement dans son salon et dans son cœur, se montrait peu

à to utle monde, y venant surtout pour elle. M. de Talleyrand y passait, et M. Villemain y eut plus d'un succès d'esprit.

Jusqu'en 1820, Mme de Duras avait plus causé qu'écrit, sinon dans ce genre où excellent les femmes, le genre épistolaire. Le hasard d'une conversation où elle avait raconté l'histoire d'Ourika, la négresse favorite de la maréchale de Beauveau, et avait reçu de ses auditeurs des éloges qui échauffèrent son inspiration et piquèrent son amour-propre, en fit un auteur, ou du moins un écrivain, car elle se défendait, comme avant elle Mme de Lambert, Mme de Tencin et tant d'autres, d'avoir songé au public. Mais, comme le dit finement et malicieusement Fontenelle à propos de Mme de Lambert, quand on écrit, on écrit toujours un peu, sans s'en douter, pour le public.

Ce n'est pas OURIKA *qui parut la première : c'est* ÉDOUARD, *qui, d'abord connu par quelques lectures particulières, puis imprimé à cent exemplaires pour un petit cercle d'amis, finit par franchir le pas de la grande publicité. D'abord imprimée à petit nombre, à l'Imprimerie royale* [1],

1. 1824, in-12. Non destiné au commerce.

Ourika *fit tellement parler d'elle que l'auteur dut, la même année* (1824), *en donner au public une nouvelle édition, vendue au profit des pauvres.*

Le succès fut très-vif, en dépit du mot de Louis XVIII, qui avait de l'esprit, et l'avait malin : C'est une Atala de salon.

L'auteur de la première Atala, celle des savanes, se montra des plus galants dans des éloges qui plaisaient à son affection sans rien coûter à son orgueil. Le Journal des Débats, *et* le Constitutionnel *lui-même, émirent des jugements favorables.*

Le peintre d'Atala, Gérard, voulut être celui d'Ourika. La mode s'en mêla, et accentua la vogue. Ourika fut mise en pièces de théâtre, en collerettes et en bonnets montés. Il y eut de nombreuses traductions, deux rien qu'en espagnol [1].

M[me] *de Duras n'a pas seulement écrit* Ourika *et* Édouard; *elle a aussi laissé des ouvrages inédits : Le* Frère Ange, *les* Mémoires de Sophie,

1. Urika, *novela traducida del frances* per la senorita D. Ozama de Esmenard. Paris, 1824, in-18. — Urika, *la negra sensibile, o los efectos de una educacion equivocada; suceso verdadero; traducion del frances per* S..., etc. Paris, 1825, in-12.

OLIVIER. *C'est une mésaventure arrivée à ce dernier ouvrage qui a sans doute empêché ses héritiers de les publier, contrairement aux intentions de l'auteur, qui avait même confié à M. Valéry le soin de les mettre au jour. Mais M. Valéry est mort, et les papiers de Mme de Duras demeureront sans doute à jamais confinés dans l'ombre jalouse des archives de famille.*

Peut-être, d'ailleurs, le moment opportun est-il passé, car il y a une saison pour les livres, comme pour les fleurs et les fruits. Les ouvrages inédits de Mme de Duras n'auraient sans doute ajouté que peu de chose à sa physionomie littéraire et à sa réputation. Sainte-Beuve toutefois regrette que le public ne les connaisse point, tout en convenant que le méchant tour joué à OLIVIER *n'était pas de nature à encourager des éditeurs de famille et à apprivoiser leurs scrupules encore tout effarouchés. Il faut conter cette anecdote, caractéristique des mœurs littéraires du temps et des passions qui les aigrissaient.*

La donnée des romans de Mme de Duras est un peu toujours la même. Elle excellait à broder un thème familier à son expérience, douloureux favori de sa pensée. Ce thème, qu'elle avait rencon-

tré plus d'une fois dans sa vie, c'était celui de l'obstacle insurmontable, du bonheur impossible, du Paradis entrevu et perdu. Cet obstacle mystérieux, contre lequel elle avait elle-même brisé son cœur, c'était pour Édouard sa naissance, pour Ourika sa couleur, pour Olivier un secret de famille brusquement dévoilé et rendant à jamais caduques les espérances d'un amour partagé. Dans le récit de ces combats de la passion et du devoir, du rêve et de la réalité, de l'illusion et de la déception; dans l'histoire de ces luttes inégales entre le désir et l'impossible, dans le dramatique tableau de ces destinées aboutissant fatalement à l'impasse, Mme de Duras, tout en profitant des ressources que l'expérience de ses propres douleurs fournit au romancier, n'avait jamais blessé la morale la plus susceptible; elle n'avait pas fait pousser à ses victimes le cri de la révolte : toutes tombent avec le pâle sourire et le soupir étouffé de la résignation.

Cette orthodoxie du fond ne faisait pas l'affaire des jaloux qu'offusquait le succès de la forme, des malins aux yeux de qui toute guerre était permise, toute arme était bonne contre une grande dame qui se mêlait d'écrire des romans, et se permettait

d'avoir du talent au point d'avoir créé comme un genre et fondé une petite école[1].

Olivier *fut donc, de la part de deux hommes d'esprit peu scrupuleux, l'objet d'une mystification, d'une supercherie, que Sainte-Beuve a racontées et blâmées avec raison. Le premier coupable est M. Henri Delatouche.*

« Autre tour malicieux et d'une combinaison machiavélique. Après le succès d'*Ourika* et d'*Édouard*, la duchesse de Duras avait lu à quelques personnes de sa société une nouvelle intitulée *Olivier*, dont on parlait assez mystérieusement. Les personnes qui l'ont entendu savent que ce petit roman, qui n'a jamais été publié, était plein de pureté, de délicatesse : ce ne pouvait être autrement, puisqu'il venait de Mme de Duras. Le héros aimait une jeune femme, en était aimé, et il s'éloignait pourtant, bien qu'elle fût libre. D'où venait cet obstacle secret au bonheur d'Olivier, cette impossibilité d'u-

1. Sainte-Beuve remarque en effet, avec raison, que *Ourika* et *Édouard* sont les types d'un genre dans lequel Mme de Duras avait la première tracé la voie suivie sur ses pas par quelques écrivains hommes du monde, M. de Custine (*Aloys*), M. Valéry (*Sainte-Perrine*), M. de Barante lui-même (*Marguerite*).

nion? L'explication finale qu'en donnait, à la dernière page du roman, Mme de Duras, était parfaitement simple et selon les scrupules de la morale. Mais, de loin, les imaginations moqueuses se mirent en frais et en campagne : M. Delatouche fut des premiers; il fit plus, il composa en secret un petit roman qu'il fit paraître sous le titre d'*Olivier* (1828), sans nom d'auteur, et dans une forme d'impression exactement la même que celle des autres romans de Mme de Duras. Plus d'un lecteur y fut pris et se dit avec étonnement : « Mais est-il possible qu'une personne comme « Mme de Duras, qu'une femme du monde, et « qu'une femme, soit allée choisir une pareille « donnée? Mais c'est incroyable, c'est révol- « tant!... » Cependant M. Delatouche riait encore et se frottait les mains[1] ».

Stendhal, lui, se borna à s'exercer sur le thème scabreux supposé malicieusement à la duchesse de Duras et réussit médiocrement. Son ouvrage d'ARMANCE, OU QUELQUES SCÈNES D'UN SALON

1. L'*Olivier* de M. Delatouche s'éloigne au moment du succès, parce qu'il est dans l'impuissance d'user de la victoire. On voit d'ici les gorges chaudes. (*Causeries du Lundi*, III, p. 498.)

DE PARIS, *publié en 1827, fit long feu et ne mystifia que le lecteur*[1].

De tous les ouvrages laissés manuscrits par la duchesse de Duras, on n'a publié que les RÉFLEXIONS ET PRIÈRES (1839) : *car cette âme passionnée, dans les dernières années de sa vie, s'était portée vers la dévotion avec cette énergie qu'elle mettait en toutes choses. Elle y trouva la consolation qu'elle y cherchait contre les peines morales et les maux physiques qui la minaient depuis longtemps. Elle y succomba en janvier 1829, à Nice, où elle s'éteignit entre les bras de ses deux filles, Mme la comtesse de La Rochejacquelein et Mme de Rauzan.*

II

L'héroïne du roman, Ourika, n'a pas seulement vécu de la vie de la fiction. Il a existé une Ourika authentique, emportée précocement par un mal mystérieux, dont nous avons recherché et pouvons reconstituer trait par trait la simple et touchante histoire. Cette histoire, fondue dans la

1. *Causeries du Lundi*, IX, 262.

pensée de Mme de Duras avec celle d'Aïssé, la Circassienne achetée à Constantinople par notre ambassadeur, M. de Ferriol, élevée par ses soins, qui eut une fille du chevalier d'Aydie, et mourut du regret de sa faute unique, du chagrin de ne pouvoir la réparer par un mariage, a inspiré évidemment le roman.

Nous ne savons d'après quels ouï-dire erronés le comte de Montlosier, dans ses Mémoires, *en parlant de cette Ourika, la négresse favorite de la maréchale de Beauvau, a pu insinuer qu'elle ne répondit que par l'ingratitude aux soins de sa bienfaitrice. Montlosier songeait sans doute à ce négrillon de Mme du Barry, ce Zamore, fait par un caprice de Louis XV gouverneur de Luciennes, qui, plus tard, gagné aux passions révolutionnaires, trempa dans la conspiration ourdie contre sa maîtresse, et par ses délations l'entraîna à l'échafaud : ce nègre-là avait fait du tort à sa race. En ce qui touche Ourika, du moins est-il permis, grâce à des témoignages précis et concordants, de dire qu'il la calomniait. Ourika fut donnée à la maréchale de Beauvau par son neveu le chevalier de Boufflers, à son retour de son second voyage au Sénégal, dont il était gouverneur.*

Nous trouvons dans la correspondance du chevalier avec Mme de Sabran, sa future femme, récemment publiée, des traces nombreuses de ces libéralités envers les siens de M. de Boufflers, qui ne pouvait leur faire que des présents exotiques comme son gouvernement, et introduisit dans plus d'une famille, à titre de domestiques de parade et de fantaisie, maint négrillon, mainte négrillonne, à lui vendus pour quelques colifichets et un baril de rhum [1].

Le 27 mai 1786, le chevalier écrivait à sa sœur, Mme la comtesse de Boisgelin :

« J'ai avec moi un petit Maure très-joli, que je destine pour la Reine, et qui pourrait trouver place dans la maison de M. le Dauphin; j'attends aussi une petite Mauresse de vingt mois, qu'on dit charmante. Je les enverrai peut-être tous les deux à la comtesse Diane (de Polignac), si elle est à Neuilly, sinon on les remettra à M. de Nivernois [2]... »

Mme de Sabran écrivait à son tour, le 28 juin 1787, au chevalier :

---

1. *Correspondance inédite de la comtesse de Sabran et du chevalier de Boufflers*, 1778-1788. Paris, Plon, 1875, in-8°.

2. *Idem*, p. 190.

« J'ai été voir aujourd'hui la vieille tante dans sa superbe maison; elle m'a montré un perroquet noir que tu lui as envoyé, qui ressemble, à mon avis, à un corbeau; mais elle m'a dit qu'il parlait fort bien.

« ... Elle m'a parlé aussi d'un petit nègre que tu as envoyé à Mme de Blot, qui est un petit monstre, à ce qu'elle dit, et horriblement mal élevé[1]... »

Dans le journal du chevalier, à une époque postérieure, nous lisons encore[2] :

« J'achète en ce moment une petite négresse de deux ou trois ans, pour l'envoyer à Mme la duchesse d'Orléans. Si le bâtiment qui doit la porter tarde quelque temps à partir, je ne sais pas comment j'aurai la force de m'en séparer. Elle est jolie, non pas comme le jour, mais comme la nuit. Ses yeux sont comme de petites étoiles, et son maintien est si doux, si tranquille, que je me sens touché aux larmes en pensant que cette pauvre enfant m'a été vendue comme un petit agneau. »

---

1. *Correspondance inédite de la comtesse de Sabran et du chevalier de Boufflers*, p. 251-252.
2. Page 413.

Enfin, à son retour de son second voyage, au milieu de l'année 1788, *le chevalier écrivait à Mme de Sabran :*

« J'ai perdu un perroquet à tête rouge que je destinais à Elzéar, deux petits singes que je réservais à M. de Poix, la spatule de l'évêque de Laon, cinq ou six perruches; enfin, hier au soir, j'ai vu mourir un pauvre perroquet jaune, le premier qu'on eût encore vu en Afrique... Il me reste une perruche pour la reine, un cheval pour le maréchal de Castries, une petite captive pour M. de Beauvau, une poule sultane pour le duc de Laon, une autruche pour M. de Nivernois, et... un mari pour toi[1]. »

La petite captive *dont parle le chevalier, c'était cette petite négresse ou Mauresse dont le roman de la duchesse de Duras devait immortaliser le souvenir. Nous sommes mis à même de suivre la courte et rapide trace de sa destinée par les Mémoires de sa bienfaitrice elle-même.*

Nous y lisons, à la date du 27 *janvier* 1799 :

« Je croyais ne pouvoir plus éprouver de

---

1. *Correspondance inédite de la comtesse de Sabran et du chevalier de Boufflers,* p. 513-514.

grandes douleurs, n'avoir plus à craindre de cruelles séparations : presque tout ce que j'aime encore est plus jeune que moi. La mort d'une enfant de seize ans vient de rouvrir toutes mes plaies. Cette enfant, donnée à M. de Beauvau, sans que ni lui ni moi l'eussions désiré, était devenue promptement pour lui un objet d'intérêt, de goût, de tendresse, et, lorsque je l'ai perdu, l'unique objet du sentiment passionné de toute ma vie. Lorsque ses dernières dispositions m'ont fait connaître combien il était occupé d'elle et de son avenir, lorsque la douleur profonde et durable qu'elle a montrée de sa perte avaient augmenté mon vif intérêt pour elle, alors elle m'avait inspiré la tendresse d'une véritable mère. Jamais fille ne fut plus aimée : elle justifiait tous mes sentiments ; j'ai besoin de les répandre.

« M. de Beauvau avait deviné l'originalité de son caractère ; il réunissait au plus grand naturel une sorte de profondeur qui lui faisait renfermer jusqu'à sa sensibilité. Quand je n'en aurais pas eu la preuve par la durée de ses regrets pour son protecteur, cent fois j'aurais eu cette preuve de sensibilité dans toutes les occasions

qui la forçaient en quelque sorte à la laisser paraître; elle m'aimait avec une préférence qui lui ôtait jusqu'à l'idée qu'elle pût vivre sans moi ou loin de moi; la menace seule que je lui en avais faite quelquefois la jetait dans une espèce de désespoir.

« Hélas! j'ai perdu celui dont depuis tant d'années j'étais le premier objet; je sentais quelque douceur à penser que j'étais encore celui de cette intéressante créature. Jusqu'à son dernier soupir, elle m'appelait, avec ce son de voix si touchant qui était un de ses charmes : « Amie, Madame; mon amie, Madame! »

« Elle était née avec beaucoup d'esprit, et la qualité la plus remarquable de son esprit était une justesse et un goût naturel, qui me surprenaient à tout moment dans les lectures que nous faisions ensemble.

« Sa pureté ne pouvait se comparer qu'à celle des anges. Elle avait une fierté douce et modeste, une pudeur naturelle qui l'aurait préservée à jamais des inconvénients que son âge, son état, sa figure, sa couleur, auraient pu faire craindre pour elle. Sa figure, qui plaisait à tous ceux qui la voyaient, avait pour moi un charme particu-

lier; je ne l'ai jamais regardée sans plaisir. Ses beaux yeux, sa charmante physionomie, sa grâce, sa taille, ce maintien que la nature seule lui avait donné, sa noblesse, sa bonté, tout me charmait en elle; et elle m'est enlevée à seize ans!...

« La mort de ma chère Ourika a été douce comme sa vie; elle n'a pas connu son danger, et les plus affectueux et les plus tendres soins lui ont été prodigués jusqu'à ses derniers moments par ceux qui me sont attachés et qui la pleurent avec moi.

« J'ai trouvé dans son portefeuille ce passage écrit de sa main : « Mon père et ma mère m'ont « abandonnée, mais le Seigneur a pris pitié de « moi[1]. »

Telle fut, selon la réalité, d'après l'éloge touchant dans lequel sa maîtresse déplore sa perte et a comme embaumé sa mémoire, cette Ourika dont Mme de Duras a raconté les aventures imaginaires. Cette broderie de son roman lui est-elle due tout entière? Nous pensons que quelque bruit de fa-

---

1. *Souvenirs de la maréchale princesse de Beauvau*, etc... Techener, 1872, p. 147 à 150.

*mille et de salon autorisa l'auteur d'*Ourika *à faire de son héroïne la victime d'un amour inégal, d'une passion dévorante et mystérieuse, mais nous n'en trouvons aucune trace dans les confidences du respectable témoin que nous venons d'interroger.*

III

*Nous avons dit que la sensation produite par le roman d'*Ourika *fut très-vive dans le monde de 1824. Ce succès d'impression contemporaine a été confirmé par l'avis des juges critiques les plus autorisés.*

Parmi les hommages contemporains que reçut Mme de Duras, celui dont elle dut être le plus flattée est celui d'une femme de beaucoup d'esprit, qui avait eu aussi ses grands succès en roman, Mme de Genlis elle-même.

*Mme de Genlis déclare que le mot d'*admiration *n'est pas trop fort pour exprimer le sentiment que lui inspire un ouvrage « où l'on ne trouve pas seulement de la grâce, de la gentillesse, mais qui*

contient aussi des beautés du premier ordre, des comparaisons ingénieuses et neuves, etc. »

Mme de Genlis ajoute :

« Tout y est original, naturel, moral et vrai. Ourika aime avec tant d'innocence qu'elle ne soupçonne même pas son amour. Son imagination est si chaste et son cœur si pur qu'elle confond très-naturellement avec une amitié parfaite le sentiment qu'elle éprouve... Cependant l'attachement d'Ourika est de l'amour : car sur un point il demande un retour exclusif ; elle veut de Charles une confiance *sans réserve ;* Charles lui ôte la plus grande partie de la sienne et la donne tout entière à sa femme ; c'est alors seulement qu'Ourika connaît toute l'étendue de son malheur en connaissant celle de ses sentiments. Il y a certainement du génie dans cette conception et dans cette peinture tracée avec autant de charme que de simplicité, et il fallait une âme bien pure pour avoir ce génie-là[1]. »

*M. de Barante, en constatant le succès d'*ÉDOUARD *et d'*OURIKA, *dit « qu'ils ont appris à beaucoup de milliers de lecteurs quelle délicatesse*

1. *Mémoires de Mme de Genlis,* VII, p. 292 à 294.

de sentiments, quelle élévation d'âme, quelle connaissance et quelle pitié des souffrances du cœur, formaient le caractère distinctif du talent de Mme de Duras[1]. »

L'auteur des PORTRAITS DE FEMMES[2], *qui a donné place dans sa galerie à Mme de Duras, est encore plus favorable et plus précis dans ses éloges. Il a analysé avec sa subtilité et sa finesse habituelles les sentiments « de cette belle âme, ardente comme les climats des tropiques, où avait mûri sa jeunesse, orageuse comme les mers sillonnées par Kersaint », et ces romans « qui ne sont que l'expression délicate et discrète, une peinture, détournée et adoucie pour le monde, de ce je ne sais quoi de plus profond qui fermentait au sein de Mme de Duras ». Il leur a reconnu surtout ces dons de forme, ces qualités de style qui assurent la durée aux œuvres de l'esprit.*

« Le style de Mme de Duras, qui s'est mise si tard et sans aucune préméditation à écrire, ne se sent ni du tâtonnement ni de la négligence. Il est *né naturel* et achevé ; simple, rapide, réservé

---

1. *Études littéraires et historiques*, p. 405.
2. *Portraits de Femmes*, par Sainte-Beuve. Didier, 1826, p. 56-71.

pour tout; un style à la façon de Voltaire, mais chez une femme; pas de manière, une tact perpétuel, jamais de couleur équivoque, et toutefois de la couleur déjà, du moins dans le choix des fonds et dans les accompagnements; enfin, des contours très-purs, etc. »

Le lecteur qui aura bien voulu nous suivre jusqu'au bout dans cette Étude *partagera, nous l'espérons, après avoir lu le roman, les opinions par l'exposé desquelles nous terminons notre travail, et qui justifient notre choix d'*OURIKA*, comme représentant dignement une certaine période caractéristique de l'histoire de l'esprit féminin et de l'esprit français appliquant leur grâce et leur force à la peinture de la passion.*

M. DE LESCURE.





INTRODUCTION

J'ÉTOIS arrivé depuis peu de mois de Montpellier, et je suivois à Paris la profession de la médecine, lorsque je fus appelé un matin au faubourg Saint-Jacques pour voir dans un couvent une jeune religieuse malade. L'empereur Napoléon avoit permis depuis peu le rétablissement de quelques-uns de ces couvents. Celui où je me rendois étoit destiné à l'éducation de la jeunesse et appartenoit à l'ordre des ursulines. La Ré-

volution avoit ruiné une partie de l'édifice ; le cloître étoit à découvert d'un côté par la démolition de l'antique église, dont on ne voyoit plus que quelques arceaux. Une religieuse m'introduisit dans ce cloître, que nous traversâmes en marchant sur de longues pierres plates qui formoient le pavé de ces galeries. Je m'aperçus que c'étoient des tombes, car elles portoient toutes des inscriptions pour la plupart effacées par le temps. Quelques-unes de ces pierres avoient été brisées pendant la Révolution. La sœur me le fit remarquer en me disant qu'on n'avoit pas encore eu le temps de les réparer. Je n'avois jamais vu l'intérieur d'un couvent : ce spectacle étoit tout nouveau pour moi. Du cloître nous passâmes dans le jardin, où la religieuse me dit qu'on avoit porté la sœur malade. En effet, je l'aperçus à l'extrémité

d'une longue allée de charmille ; elle étoit assise, et son grand voile noir l'enveloppoit presque tout entière. « Voici le médecin, » dit la sœur ; et elle s'éloigna au même moment. Je m'approchai timidement, car mon cœur s'étoit serré en voyant ces tombes, et je me figurois que j'allois contempler une nouvelle victime des cloîtres : les préjugés de ma jeunesse venoient de se réveiller, et mon intérêt s'exaltoit pour celle que j'allois visiter en proportion du genre de malheur que je lui supposois. Elle se tourna vers moi, et je fus étrangement surpris en apercevant une négresse ! Mon étonnement s'accrut encore par la politesse de son accueil et le choix des expressions dont elle se servoit. « Vous venez voir une personne bien malade ! me dit-elle. A présent, je désire guérir, mais je ne l'ai pas toujours souhaité, et c'est

peut-être ce qui m'a fait tant de mal. » Je la questionnai sur sa maladie. « J'éprouve, me dit-elle, une oppression continuelle; je n'ai plus de sommeil, et la fièvre ne me quitte pas. » Son aspect ne confirmoit que trop cette triste description de son état : sa maigreur étoit excessive; ses yeux brillants et fort grands, ses dents d'une blancheur éblouissante, éclairoient seuls sa physionomie. L'âme vivoit encore, mais le corps étoit détruit, et elle portoit toutes les marques d'un long et violent chagrin. Touché au delà de l'expression, je résolus de tout tenter pour la sauver. Je commençai à lui parler de la nécessité de calmer son imagination, de se distraire, d'éloigner des sentiments pénibles. « Je suis heureuse, me dit-elle; jamais je n'ai éprouvé tant de calme et de bonheur. » L'accent de sa voix étoit sincère : cette douce voix

ne pouvoit tromper; mais mon étonnement s'accroissoit à chaque instant. « Vous n'avez pas toujours pensé ainsi, lui dis-je, et vous portez la trace de bien longues souffrances. — Il est vrai, dit-elle, j'ai trouvé bien tard le repos de mon cœur; mais à présent je suis heureuse. — Eh bien! s'il en est ainsi, repris-je, c'est le passé qu'il faut guérir : espérons que nous en viendrons à bout; mais, ce passé, je ne puis le guérir sans le connoître. — Hélas! répondit-elle, ce sont des folies! » En prononçant ces mots, une larme vint mouiller le bord de sa paupière. « Et vous dites que vous êtes heureuse? m'écriai-je. — Oui, je le suis, reprit-elle avec fermeté, et je ne changerois pas mon bonheur contre le sort qui m'a fait autrefois tant d'envie. Je n'ai point de secret : mon malheur, c'est l'histoire de toute ma vie. J'ai tant

souffert jusqu'au jour où je suis entrée dans cette maison que peu à peu ma santé s'est ruinée. Je me sentois dépérir avec joie, car je ne voyois dans l'avenir aucune espérance. Cette pensée étoit bien coupable ! Vous le voyez, j'en suis punie ; et, lorsque enfin je souhaite de vivre, peut-être que je ne le pourrai plus ! » Je la rassurai, je lui donnai des espérances de guérison prochaine ; mais, en prononçant ces paroles consolantes, en lui promettant la vie, je ne sais quel triste pressentiment m'avertissoit qu'il étoit trop tard et que la mort avoit marqué sa victime.

Je revis plusieurs fois cette jeune religieuse ; l'intérêt que je lui montrois parut la toucher. Un jour, elle revint d'elle-même au sujet où je désirois la conduire. « Les chagrins que j'ai éprouvés, dit-elle, doivent paroître si étranges que j'ai tou-

jours senti une grande répugnance à les confier : il n'y a point de juge des peines des autres, et les confidents sont presque toujours des accusateurs. — Ne craignez pas cela de moi, lui dis-je ; je vois assez le ravage que le chagrin a fait en vous pour croire le vôtre sincère. — Vous le trouverez sincère, dit-elle, mais il vous paroîtra déraisonnable. — Et, en admettant ce que vous dites, repris-je, cela exclut-il la sympathie ? — Presque toujours, répondit-elle ; cependant, si pour me guérir vous avez besoin de connoître les peines qui ont détruit ma santé, je vous les confierai quand nous nous connoîtrons un peu davantage. »

Je rendis mes visites au couvent de plus en plus fréquentes. Le traitement que j'indiquai parut produire quelque effet. Enfin, un jour de l'été dernier, la retrouvant seule

dans le même berceau, sur le même banc où je l'avois vue la première fois, nous reprîmes la même conversation, et elle me conta ce qui suit.





OURIKA

Je fus rapportée du Sénégal, à l'âge de deux ans, par M. le chevalier de B., qui en étoit gouverneur. Il eut pitié de moi, un jour qu'il voyoit embarquer des esclaves sur un bâtiment négrier qui alloit bientôt quitter le port. Ma mère étoit morte, et on m'emportoit dans le vaisseau, malgré mes cris. M. de B. m'acheta, et, à son arrivée en France, il me donna à madame la maréchale de B., sa tante, la personne la plus aimable de son temps et celle qui sut

réunir aux qualités les plus élevées la bonté la plus touchante.

Me sauver de l'esclavage, me choisir pour bienfaitrice madame de B., c'étoit me donner deux fois la vie. Je fus ingrate envers la Providence en n'étant point heureuse, et cependant le bonheur résulte-t-il toujours de ces dons de l'intelligence ? Je croirois plutôt le contraire : il faut payer le bienfait de savoir par le désir d'ignorer, et la fable ne nous dit pas si Galatée trouva le bonheur après avoir reçu la vie.

Je ne sus que longtemps après l'histoire des premiers jours de mon enfance. Mes plus anciens souvenirs ne me retracent que le salon de madame de B. : j'y passois ma vie, aimée d'elle, caressée, gâtée par tous ses amis, accablée de présents, vantée, exaltée comme l'enfant le plus spirituel et le plus aimable.

Le ton de cette société étoit l'enjouement, mais un enjouement dont le bon goût savoit exclure tout ce qui ressembloit à l'exagération : on louoit tout ce qui prêtoit à la louange, on excusoit tout ce qui prêtoit au blâme, et souvent, par une adresse encore plus aimable, on transformoit en qualités les défauts mêmes. Le succès

donne du courage; on valoit près de madame de B. tout ce qu'on pouvoit valoir, et peut-être un peu plus, car elle prêtoit quelque chose d'elle à ses amis sans s'en douter elle-même : en la voyant, en l'écoutant, on croyoit lui ressembler.

Vêtue à l'orientale, assise aux pieds de madame de B., j'écoutois, sans la comprendre encore, la conversation des hommes les plus distingués de ce temps-là. Je n'avois rien de la turbulence des enfants; j'étois pensive avant de penser, j'étois heureuse à côté de madame de B. Aimer, pour moi, c'étoit être là, c'étoit l'entendre, lui obéir, la regarder surtout : je ne désirois rien de plus. Je ne pouvois m'étonner de vivre au milieu du luxe, de n'être entourée que des personnes les plus spirituelles et les plus aimables : je ne connoissois pas autre chose; mais, sans le savoir, je prenois un grand dédain pour tout ce qui n'étoit pas ce monde où je passois ma vie. Le bon goût est à l'esprit ce qu'une oreille juste est aux sons. Encore tout enfant, le manque de goût me blessoit; je le sentois avant de pouvoir le définir, et l'habitude me l'avoit rendu comme nécessaire. Cette disposition eût été dangereuse si j'avois eu un avenir; mais je

n'avois pas d'avenir, et je ne m'en doutois pas.

J'arrivai jusqu'à l'âge de douze ans sans avoir eu l'idée qu'on pouvoit être heureuse autrement que je ne l'étois. Je n'étois pas fâchée d'être une négresse : on me disoit que j'étois charmante ; d'ailleurs, rien ne m'avertissoit que ce fût un désavantage : je ne voyois presque pas d'autres enfants ; un seul étoit mon ami, et ma couleur noire ne l'empêchoit pas de m'aimer.

Ma bienfaitrice avoit deux petits-fils, enfants d'une fille qui étoit morte jeune. Charles, le cadet, étoit à peu près de mon âge. Élevé avec moi, il étoit mon protecteur, mon conseil et mon soutien dans toutes mes petites fautes. A sept ans, il alla au collége ; je pleurai en le quittant : ce fut ma première peine. Je pensois souvent à lui, mais je ne le voyois presque plus ; il étudioit, et moi, de mon côté, j'apprenois, pour plaire à madame de B., tout ce qui devoit former une éducation parfaite. Elle voulut que j'eusse tous les talents : j'avois de la voix, les maîtres les plus habiles l'exercèrent ; j'avois le goût de la peinture, et un peintre célèbre, ami de madame de B., se chargea de diriger mes efforts. J'appris l'anglois, l'italien, et madame

de B. elle-même s'occupoit de mes lectures ; elle guidoit mon esprit, formoit mon jugement. En causant avec elle, en découvrant tous les trésors de son âme, je sentois la mienne s'élever, et c'étoit l'admiration qui m'ouvroit les voies de l'intelligence. Hélas ! je ne prévoyois pas que ces douces études seroient suivies de jours si amers ! Je ne pensois qu'à plaire à madame de B. ; un sourire d'approbation sur ses lèvres étoit tout mon avenir.

Cependant des lectures multipliées, celle des poëtes surtout, commençoient à occuper ma jeune imagination ; mais, sans but, sans projet, je promenois au hasard mes pensées errantes, et, avec la confiance de mon jeune âge, je me disois que madame de B. sauroit bien me rendre heureuse... Sa tendresse pour moi, la vie que je menois, tout prolongeoit mon erreur et autorisoit mon aveuglement. Je vais vous donner un exemple des soins et des préférences dont j'étois l'objet.

Vous aurez peut-être de la peine à croire, en me voyant aujourd'hui, que j'aie été citée pour l'élégance et la beauté de ma taille. Madame de B. vantoit souvent ce qu'elle appeloit ma grâce,

et elle avoit voulu que je susse parfaitement danser. Pour faire briller ce talent, ma bienfaitrice donna un bal dont ses petits-fils furent le prétexte, mais dont le véritable motif étoit de me montrer fort à mon avantage dans un quadrille des quatre parties du monde où je devois représenter l'Afrique. On consulta les voyageurs, on feuilleta les livres de costumes, on lut des ouvrages savants sur la musique africaine, enfin on choisit une *comba,* danse nationale de mon pays. Mon danseur mit un crêpe sur son visage. Hélas ! je n'eus pas besoin d'en mettre sur le mien ; mais je ne fis pas alors cette réflexion. Tout entière au plaisir du bal, je dansai la *comba,* et j'eus tout le succès qu'on pouvoit attendre de la nouveauté du spectacle et du choix des spectateurs, dont la plupart, amis de madame de B., s'enthousiasmoient pour moi et croyoient lui faire plaisir en se laissant aller à toute la vivacité de ce sentiment. La danse, d'ailleurs, étoit piquante : elle se composoit d'un mélange d'attitudes et de pas mesurés ; on y peignoit l'amour, la douleur, le triomphe et le désespoir. Je ne connoissois encore aucun de ces mouvements violents de l'âme ; mais je ne sais quel instinct

me les faisoit deviner. Enfin je réussis. On m'applaudit, on m'entoura, on m'accabla d'éloges. Ce plaisir fut sans mélange : rien ne troubloit alors ma sécurité. Ce fut peu de jours après ce bal qu'une conversation, que j'entendis par hasard, ouvrit mes yeux et finit ma jeunesse.

Il y avoit dans le salon de madame de B. un grand paravent de laque. Ce paravent cachoit une porte, mais il s'étendoit aussi près d'une des fenêtres, et entre le paravent et la fenêtre se trouvoit une table où je dessinois quelquefois. Un jour, je finissois avec application une miniature. Absorbée par mon travail, j'étois restée longtemps immobile, et sans doute madame de B. me croyoit sortie, lorsqu'on annonça une de ses amies, la marquise de ***. C'étoit une personne d'une raison froide, d'un esprit tranchant, positive jusqu'à la sécheresse ; elle portoit ce caractère dans l'amitié : les sacrifices ne lui coûtoient rien pour le bien et pour l'avantage de ses amis ; mais elle leur faisoit payer cher ce grand attachement. Inquisitive et difficile, son exigence égaloit son dévouement, et elle étoit la moins aimable des amies de madame de B. Je la craignois, quoiqu'elle fût bonne pour moi ; mais elle l'étoit

à sa manière : examiner, et même assez sévèrement, étoit pour elle un signe d'intérêt. Hélas ! j'étois si accoutumée à la bienveillance que la justice me sembloit toujours redoutable. « Pendant que nous sommes seules, dit madame de *** à madame de B., je veux vous parler d'Ourika. Elle devient charmante, son esprit est tout à fait formé, elle causera comme vous, elle est pleine de talents, elle est piquante, naturelle ; mais que deviendra-t-elle ? et enfin qu'en ferez-vous ? — Hélas ! dit madame de B., cette pensée m'occupe souvent, et, je vous l'avoue, toujours avec tristesse. Je l'aime comme si elle étoit ma fille ; je ferois tout pour la rendre heureuse, et cependant, lorsque je réfléchis à sa position, je la trouve sans remède. Pauvre Ourika ! je la vois seule, pour toujours seule dans la vie ! »

Il me seroit impossible de vous peindre l'effet que produisit en moi ce peu de paroles. L'éclair n'est pas plus prompt ; je vis tout : je me vis négresse, dépendante, méprisée, sans fortune, sans appui, sans un être de mon espèce à qui unir mon sort, jusqu'ici un jouet, un amusement pour ma bienfaitrice, bientôt rejetée d'un monde où je n'étois pas faite pour être admise. Une

affreuse palpitation me saisit, mes yeux s'obscurcirent, le battement de mon cœur m'ôta un instant la faculté d'écouter encore; enfin je me remis assez pour entendre la suite de cette conversation.

« Je crains, disoit madame de ***, que vous ne la rendiez malheureuse. Que voulez-vous qui la satisfasse, maintenant qu'elle a passé sa vie dans l'intimité de votre société? — Mais elle y restera, dit madame de B. — Oui, reprit madame de ***, tant qu'elle est une enfant; mais elle a quinze ans : à qui la marierez-vous, avec l'esprit qu'elle a et l'éducation que vous lui avez donnée? Qui voudra jamais épouser une négresse? Et si, à force d'argent, vous trouvez quelqu'un qui consente à avoir des enfants nègres, ce sera un homme d'une condition inférieure, et avec qui elle se trouvera malheureuse. Elle ne peut vouloir que de ceux qui ne voudront pas d'elle. — Tout cela est vrai, dit madame de B.; mais heureusement elle ne s'en doute point encore, et elle a pour moi un attachement qui, j'espère, la préservera longtemps de juger sa position. Pour la rendre heureuse, il eût fallu en faire une personne commune : je

crois sincèrement que cela étoit impossible. Eh bien ! peut-être sera-t-elle assez distinguée pour se placer au-dessus de son sort, n'ayant pu rester au-dessous. — Vous vous faites des chimères, dit madame de ***; la philosophie nous place au-dessus des maux de la fortune, mais elle ne peut rien contre les maux qui viennent d'avoir brisé l'ordre de la nature. Ourika n'a pas rempli sa destinée; elle s'est placée dans la société sans sa permission : la société se vengera. — Assurément, dit madame de B., elle est bien innocente de ce crime ; mais vous êtes sévère pour cette pauvre enfant. — Je lui veux plus de bien que vous, reprit madame de ***; je désire son bonheur, et vous la perdez. » Madame de B. répondit avec impatience, et j'allois être la cause d'une querelle entre les deux amies, quand on annonça une visite. Je me glissai derrière le paravent, je m'échappai ; je courus dans ma chambre, où un déluge de larmes soulagea un instant mon pauvre cœur.

C'étoit un grand changement dans ma vie que la perte de ce prestige qui m'avoit environnée jusqu'alors ! Il y a des illusions qui sont comme la lumière du jour : quand on les perd,

tout disparoît avec elles. Dans la confusion des nouvelles idées qui m'assailloient, je ne retrouvois plus rien de ce qui m'avoit occupée jusqu'alors : c'étoit un abîme avec toutes ses terreurs. Ce mépris dont je me voyois poursuivie, cette société où j'étois déplacée, cet homme qui, à prix d'argent, consentiroit peut-être que ses enfants fussent nègres, toutes ces pensées s'élevoient successivement comme des fantômes et s'attachoient sur moi comme des furies, l'isolement surtout, cette conviction que j'étois seule, pour toujours seule dans la vie, madame de B. l'avoit dit; et à chaque instant je me répétois : « Seule! pour toujours seule! » La veille encore, que m'importoit d'être seule? Je n'en savois rien, je ne le sentois pas; j'avois besoin de ce que j'aimois, je ne songeois pas que ce que j'aimois n'avoit pas besoin de moi. Mais à présent mes yeux étoient ouverts, et le malheur avoit déjà fait entrer la défiance dans mon âme.

Quand je revins chez madame de B., tout le monde fut frappé de mon changement. On me questionna : je dis que j'étois malade; on le crut. Madame de B. envoya chercher Barthez, qui m'examina avec soin, me tâta le pouls et

dit brusquement que je n'avois rien. Madame de B. se rassura et essaya de me distraire et de m'amuser. Je n'ose dire combien j'étois ingrate pour ces soins de ma bienfaitrice : mon âme s'étoit comme resserrée en elle-même. Les bienfaits qui sont doux à recevoir sont ceux dont le cœur s'acquitte : le mien étoit rempli d'un sentiment trop amer pour se répandre au dehors. Des combinaisons infinies des mêmes pensées occupoient tout mon temps ; elles se reproduisoient sous mille formes différentes ; mon imagination leur prêtoit les couleurs les plus sombres ; souvent mes nuits entières se passoient à pleurer. J'épuisois ma pitié sur moi-même : ma figure me faisoit horreur, je n'osois plus me regarder dans une glace ; lorsque mes yeux se portoient sur mes mains noires, je croyois voir celles d'un singe ; je m'exagérois ma laideur, et cette couleur me paroissoit comme le signe de ma réprobation : c'est elle qui me séparoit de tous les êtres de mon espèce, qui me condamnoit à être seule, toujours seule, jamais aimée ! Un homme, à prix d'argent, consentiroit peut-être que ses enfants fussent nègres !... Tout mon sang se soulevoit d'indignation à cette pensée. J'eus un

moment l'idée de demander à madame de B. de me renvoyer dans mon pays ; mais là encore j'aurois été isolée... Qui m'auroit entendue? qui m'auroit comprise? Hélas! je n'appartenois plus à personne! j'étois étrangère à la race humaine tout entière!

Ce n'est que bien longtemps après que je compris la possibilité de me résigner à un tel sort. Madame de B. n'étoit point dévote : je devois à un prêtre respectable, qui m'avoit instruite pour ma première communion, ce que j'avois de sentiments religieux; ils étoient sincères comme tout mon caractère, mais je ne savois pas que, pour être profitable, la piété a besoin d'être mêlée à toutes les actions de la vie. La mienne avoit occupé quelques instants de mes journées, mais elle étoit demeurée étrangère à tout le reste. Mon confesseur étoit un saint vieillard, peu soupçonneux ; je le voyois deux ou trois fois par an, et, comme je n'imaginois pas que des chagrins fussent des fautes, je ne lui parlois pas de mes peines ; elles altéroient sensiblement ma santé, mais, chose étrange, elles perfectionnoient mon esprit. Un sage d'Orient a dit : « Celui qui n'a pas souffert,

que sait-il? » Je vis que je ne savois rien avant mon malheur; mes impressions étoient toutes des sentiments : je ne jugeois pas, j'aimois; les discours, les actions, les personnes, plaisoient ou déplaisoient à mon cœur. A présent, mon esprit s'étoit séparé de ces mouvements involontaires : le chagrin est comme l'éloignement, il fait juger l'ensemble des objets. Depuis que je me sentois étrangère à tout, j'étois devenue plus difficile, et j'examinois, en le critiquant, presque tout ce qui m'avoit plu jusqu'alors.

Cette disposition ne pouvoit échapper à madame de B. Je n'ai jamais su si elle en devina la cause : elle craignoit peut-être d'exalter ma peine en me permettant de la confier; mais elle me montroit encore plus de bonté que de coutume; elle me parloit avec un entier abandon, et, pour me distraire de mes chagrins, elle m'occupoit de ceux qu'elle avoit elle-même. Elle jugeoit bien mon cœur : je ne pouvois, en effet, me rattacher à la vie que par l'idée d'être nécessaire ou du moins utile à ma bienfaitrice. La pensée qui me poursuivoit le plus, c'est que j'étois isolée sur la terre, et que je pouvois mourir sans laisser de regrets dans le cœur de personne.

J'étois injuste pour madame de B.; elle m'aimoit, elle me l'avoit assez prouvé; mais elle avoit des intérêts qui passoient bien avant moi. Je n'enviois pas sa tendresse à ses petits-fils, surtout à Charles; mais j'aurois voulu pouvoir dire comme eux : « Ma mère! »

Les liens de famille surtout me faisoient faire des retours bien douloureux sur moi-même, moi qui jamais ne devois être la sœur, la femme, la mère de personne! Je me figurois dans ces liens plus de douceur qu'ils n'en ont peut-être, et je négligeois ceux qui m'étoient permis parce que je ne pouvois atteindre à ceux-là. Je n'avois point d'amie, personne n'avoit ma confiance. Ce que j'avois pour madame de B. étoit plutôt un culte qu'une affection; mais je crois que je sentois pour Charles tout ce qu'on éprouve pour un frère.

Il étoit toujours au collége, qu'il alloit bientôt quitter pour commencer ses voyages; il partoit avec son frère aîné et son gouverneur, et ils devoient visiter l'Allemagne, l'Angleterre et l'Italie. Leur absence devoit durer deux ans. Charles étoit charmé de partir, et moi je ne fus affligée qu'au dernier moment : car j'étois tou-

jours bien aise de ce qui lui faisoit plaisir. Je ne lui avois rien dit de toutes les idées qui m'occupoient; je ne le voyois jamais seul, et il m'auroit fallu bien du temps pour lui expliquer ma peine. Je suis sûre qu'alors il m'auroit comprise; mais il avoit, avec son air doux et grave, une disposition à la moquerie qui me rendoit timide. Il est vrai qu'il ne l'exerçoit guère que sur les ridicules de l'affectation : tout ce qui étoit sincère le désarmoit. Enfin je ne lui dis rien. Son départ, d'ailleurs, étoit une distraction, et je crois que cela me faisoit du bien de m'affliger d'autre chose que de ma douleur habituelle.

Ce fut peu de temps après le départ de Charles que la Révolution prit un caractère plus sérieux. Je n'entendois parler tout le jour, dans le salon de madame de B., que des grands intérêts moraux et politiques que cette révolution remua jusque dans leur source ; ils se rattachoient à ce qui avoit occupé les esprits supérieurs de tous les temps. Rien n'étoit plus capable d'étendre et de former mes idées que le spectacle de cette arène où des hommes distingués remettoient chaque jour en question tout ce qu'on avoit pu croire jugé jusqu'alors. Ils

approfondissoient tous les sujets, remontoient à l'origine de toutes les institutions, mais trop souvent pour tout ébranler et pour tout détruire.

Croiriez-vous que, jeune comme j'étois, étrangère à tous les intérêts de la société, nourrissant à part ma plaie secrète, la Révolution apporta un changement dans mes idées, fit naître dans mon cœur quelques espérances et suspendit un moment mes maux? tant on cherche vite ce qui peut consoler! J'entrevis donc que dans ce grand désordre je pourrois trouver ma place, que toutes les fortunes renversées, tous les rangs confondus, tous les préjugés évanouis, amèneroient peut-être un état de choses où je serois moins étrangère, et que, si j'avois quelque supériorité d'âme, quelque qualité cachée, on l'apprécieroit lorsque ma couleur ne m'isoleroit plus au milieu du monde, comme elle avoit fait jusqu'alors. Mais il arriva que ces qualités mêmes que je pouvois me trouver s'opposèrent vite à mon illusion : je ne pus désirer longtemps beaucoup de mal pour un peu de bien personnel. D'un autre côté, j'apercevois les ridicules de ces personnages qui vou-

loient maîtriser les événements; je jugeois les petitesses de leurs caractères, je devinois leurs vues secrètes. Bientôt leur fausse philanthropie cessa de m'abuser, et je renonçai à l'espérance en voyant qu'il resteroit encore assez de mépris pour moi au milieu de tant d'adversités. Cependant je m'intéressois toujours à ces discussions animées; mais elles ne tardèrent pas à perdre ce qui faisoit leur plus grand charme. Déjà le temps n'étoit plus où l'on ne songeoit qu'à plaire, et où la première condition, pour y réussir, étoit l'oubli des succès de son amour-propre : lorsque la Révolution cessa d'être une belle théorie et qu'elle toucha aux intérêts intimes de chacun, les conversations dégénérèrent en disputes, et l'aigreur, l'amertume et les personnalités prirent la place de la raison. Quelquefois, malgré ma tristesse, je m'amusois de toutes ces violentes opinions, qui n'étoient au fond presque jamais que des prétentions, des affectations ou des peurs; mais la gaieté qui vient de l'observation des ridicules ne fait pas de bien : il y a trop de malignité dans cette gaieté pour qu'elle puisse réjouir le cœur qui ne se plaît que dans les joies innocentes. On

peut avoir cette gaieté moqueuse sans cesser d'être malheureux ; peut-être même le malheur rend-il plus susceptible de l'éprouver, car l'amertume dont l'âme se nourrit fait l'aliment habituel de ce triste plaisir.

L'espoir sitôt détruit que m'avoit inspiré la Révolution n'avoit point changé la situation de mon âme. Toujours mécontente de mon sort, mes chagrins n'étoient adoucis que par la confiance et les bontés de madame de B. Quelquefois, au milieu de ces conversations politiques dont elle ne pouvoit réussir à calmer l'aigreur, elle me regardoit tristement. Ce regard étoit un baume pour mon cœur ; il sembloit me dire : « Ourika, vous seule m'entendrez ! »

On commençoit à parler de la liberté des nègres. Il étoit impossible que cette question ne me touchât pas vivement : c'étoit une illusion que j'aimois encore à me faire qu'ailleurs, du moins, j'avois des semblables. Comme ils étoient malheureux, je les croyois bons, et je m'intéressois à leur sort. Hélas ! je fus promptement détrompée ! Les massacres de Saint-Domingue me causèrent une douleur nouvelle et déchirante. Jusqu'ici je m'étois affligée d'appartenir à une

race proscrite; maintenant j'avois honte d'appartenir à une race de barbares et d'assassins.

Cependant la Révolution faisoit des progrès rapides; on s'effrayoit en voyant les hommes les plus violents s'emparer de toutes les places. Bientôt il parut que ces hommes étoient décidés à ne rien respecter : les affreuses journées du 20 juin et du 10 août durent préparer à tout. Ce qui restoit de la société de madame de B. se dispersa à cette époque : les uns fuyoient les persécutions dans les pays étrangers; les autres se cachoient ou se retiroient en province. Madame de B. ne fit ni l'un ni l'autre; elle étoit fixée chez elle par l'occupation constante de son cœur : elle resta avec un souvenir et près d'un tombeau.

Nous vivions depuis quelques mois dans la solitude, lorsque, à la fin de l'année 1792, parut le décret de confiscation des biens des émigrés. Au milieu de ce désastre général, madame de B. n'auroit pas compté la perte de sa fortune si elle n'eût appartenu à ses petits-fils; mais, par des arrangements de famille, elle n'en avoit que la jouissance. Elle se décida donc à faire revenir Charles, le plus jeune des deux frères,

et à envoyer l'aîné, âgé de près de vingt ans, à l'armée de Condé. Ils étoient alors en Italie, et achevoient ce grand voyage, entrepris, deux ans auparavant, dans des circonstances bien différentes. Charles arriva à Paris au commencement de février 1793, peu de temps après la mort du roi.

Ce grand crime avoit causé à madame de B. la plus violente douleur ; elle s'y livroit tout entière, et son âme étoit assez forte pour proportionner l'horreur du forfait à l'immensité du forfait même. Les grandes douleurs, dans la vieillesse, ont quelque chose de frappant : elles ont pour elles l'autorité de la raison. Madame de B. souffroit avec toute l'énergie de son caractère ; sa santé en étoit altérée, mais je n'imaginois pas qu'on pût essayer de la consoler, ou même de la distraire. Je pleurois, je m'unissois à ses sentiments, j'essayois d'élever mon âme pour la rapprocher de la sienne, pour souffrir du moins autant qu'elle et avec elle.

Je ne pensai presque pas à mes peines tant que dura la Terreur : j'aurois eu honte de me trouver malheureuse en présence de ces grandes infortunes ; d'ailleurs, je ne me sentois plus

isolée depuis que tout le monde étoit malheureux. L'opinion est comme une patrie : c'est un bien dont on jouit ensemble; on est frère pour la soutenir et pour la défendre. Je me disois quelquefois que moi, pauvre négresse, je tenois pourtant à toutes les âmes élevées par le besoin de la justice que j'éprouvois en commun avec elles : le jour du triomphe de la vertu et de la vérité seroit un jour de triomphe pour moi comme pour elles; mais, hélas! ce jour étoit bien loin.

Aussitôt que Charles fut arrivé, madame de B. partit pour la campagne. Tous ses amis étoient cachés ou en fuite; sa société se trouvoit presque réduite à un vieil abbé que, depuis dix ans, j'entendois tous les jours se moquer de la religion, et qui à présent s'irritoit qu'on eût vendu les biens du clergé, parce qu'il y perdoit vingt mille livres de rente. Cet abbé vint avec nous à Saint-Germain. Sa société étoit douce, ou plutôt elle étoit tranquille, car son calme n'avoit rien de doux : il venoit de la tournure de son esprit plutôt que de la paix de son cœur.

Madame de B. avoit été toute sa vie dans la position de rendre beaucoup de services. Liée avec M. de Choiseul, elle avoit pu, pendant ce

long ministère, être utile à bien des gens. Deux des hommes les plus influents pendant la Terreur avoient des obligations à madame de B.; ils s'en souvinrent et se montrèrent reconnoissants. Veillant sans cesse sur elle, ils ne permirent pas qu'elle fût atteinte; ils risquèrent plusieurs fois leurs vies pour dérober la sienne aux fureurs révolutionnaires : car on doit remarquer qu'à cette époque funeste les chefs mêmes des partis les plus violents ne pouvoient faire un peu de bien sans danger; il sembloit que sur cette terre désolée on ne pût régner que par le mal, tant lui seul donnoit et ôtoit la puissance. Madame de B. n'alla point en prison; elle fut gardée chez elle, sous prétexte de sa mauvaise santé. Charles, l'abbé et moi, nous restâmes auprès d'elle, et nous lui donnions tous nos soins.

Rien ne peut peindre l'état d'anxiété et de terreur des journées que nous passâmes alors, lisant chaque soir, dans les journaux, la condamnation et la mort des amis de madame de B., et tremblant à tout instant que ses protecteurs n'eussent plus le pouvoir de la garantir du même sort. Nous sûmes qu'en effet elle étoit

au moment de périr, lorsque la mort de Robespierre mit un terme à tant d'horreurs. On respira; les gardes quittèrent la maison de madame de B., et nous restâmes tous quatre dans la même solitude, comme on se retrouve, j'imagine, après une grande calamité à laquelle on a échappé ensemble. On auroit cru que tous les liens s'étoient resserrés par le malheur : j'avois senti que là, du moins, je n'étois pas étrangère.

Si j'ai connu quelques instants doux dans ma vie depuis la perte des illusions de mon enfance, c'est l'époque qui suivit ces temps désastreux. Madame de B. possédoit au suprême degré ce qui fait le charme de la vie intérieure. Indulgente et facile, on pouvoit tout dire devant elle; elle savoit deviner ce que vouloit dire ce qu'on avoit dit. Jamais une interprétation sévère ou infidèle ne venoit glacer la confiance; les pensées passoient pour ce qu'elles valoient : on n'étoit responsable de rien. Cette qualité eût fait le bonheur des amis de madame de B., quand bien même elle n'eût possédé que celle-là. Mais combien d'autres grâces n'avoit-elle pas encore! Jamais on ne sentoit de vide ni d'ennui

dans sa conversation; tout lui servoit d'aliment; l'intérêt qu'on prend aux petites choses, qui est de la futilité dans les personnes communes, est la source de mille plaisirs avec une personne distinguée : car c'est le propre des esprits supérieurs de faire quelque chose de rien. L'idée la plus ordinaire devenoit féconde si elle passoit par la bouche de madame de B.; son esprit et sa raison savoient la revêtir de mille nouvelles couleurs.

Charles avoit des rapports de caractère avec madame de B., et son esprit aussi ressembloit au sien, c'est-à-dire qu'il étoit ce que celui de madame de B. avoit dû être, juste, ferme, étendu, mais sans modifications : la jeunesse ne les connoît pas : Pour elle, tout est bien ou tout est mal, tandis que l'écueil de la vieillesse est souvent de trouver que rien n'est tout à fait bien et rien tout à fait mal. Charles avoit les deux belles passions de son âge : la justice et la vérité. J'ai dit qu'il haïssoit jusqu'à l'ombre de l'affectation; il avoit le défaut d'en voir quelquefois où il n'y en avoit pas. Habituellement contenu, sa confiance étoit flatteuse; on voyoit qu'il la donnoit, qu'elle étoit le fruit de l'estime,

et non le penchant de son caractère : tout ce qu'il accordoit avoit du prix, car presque rien en lui n'étoit involontaire, et tout cependant étoit naturel. Il comptoit tellement sur moi qu'il n'avoit pas une pensée qu'il ne me dît aussitôt. Le soir, assis autour d'une table, les conversations étoient infinies. Notre vieil abbé y tenoit sa place; il s'étoit fait un enchaînement si complet d'idées fausses, et il les soutenoit avec tant de bonne foi, qu'il étoit une source inépuisable d'amusement pour madame de B., dont l'esprit juste et lumineux faisoit admirablement ressortir les absurdités du pauvre abbé, qui ne se fâchoit jamais; elle jetoit tout au travers de son *ordre d'idées* de grands traits de bon sens que nous comparions aux grands coups d'épée de Roland ou de Charlemagne.

Madame de B. aimoit à marcher : elle se promenoit tous les matins dans la forêt de Saint-Germain, donnant le bras à l'abbé; Charles et moi nous la suivions de loin. C'est alors qu'il me parloit de tout ce qui l'occupoit, de ses projets, de ses espérances, de ses idées surtout, sur les choses, sur les hommes, sur les événements; il ne me cachoit rien, et il ne se doutoit

pas qu'il me confiât quelque chose. Depuis si longtemps il comptoit sur moi que mon amitié étoit pour lui comme sa vie; il en jouissoit sans la sentir; il ne me demandoit ni intérêt ni attention; il savoit bien qu'en me parlant de lui il me parloit de moi, et que j'étois plus *lui* que lui-même. Charme d'une telle confiance, vous pouvez tout remplacer, remplacer le bonheur même!

Je ne pensois jamais à parler à Charles de ce qui m'avoit tant fait souffrir; je l'écoutois, et ces conversations avoient sur moi je ne sais quel effet magique qui amenoit l'oubli de mes peines. S'il m'eût questionnée, il m'en eût fait souvenir: alors je lui aurois tout dit; mais il n'imaginoit pas que j'avois aussi un secret. On étoit accoutumé à me voir souffrante, et madame de B. faisoit tant pour mon bonheur qu'elle devoit me croire heureuse. J'aurois dû l'être, je me le disois souvent; je m'accusois d'ingratitude ou de folie. Je ne sais si j'aurois osé avouer jusqu'à quel point ce mal sans remède de ma douleur me rendoit malheureuse. Il y a quelque chose d'humiliant à ne pas savoir se soumettre à la nécessité: aussi ces douleurs,

quand elles maîtrisent l'âme, ont tous les caractères du désespoir. Ce qui m'intimidoit aussi avec Charles, c'est cette tournure un peu sévère de ses idées. Un soir, la conversation s'étoit établie sur la pitié, et on se demandoit si les chagrins inspirent plus d'intérêt par leurs résultats ou par leurs causes. Charles s'étoit prononcé pour la cause : il pensoit donc qu'il falloit que toutes les douleurs fussent raisonnables. Mais qui peut dire ce que c'est que la raison? Est-elle la même pour tout le monde? tous les cœurs ont-ils tous les mêmes besoins, et le malheur n'est-il pas la privation des besoins du cœur?

Il étoit rare cependant que nos conversations du soir me ramenassent ainsi à moi-même : je tâchois d'y penser le moins que je pouvois; j'avois ôté de ma chambre tous les miroirs, je portois toujours des gants; mes vêtements cachoient mon cou et mes bras, et j'avois adopté, pour sortir, un grand chapeau avec un voile, que souvent même je gardois dans la maison. Hélas! je me trompois ainsi moi-même : comme les enfants, je fermois les yeux, et je croyois qu'on ne me voyoit pas.

Vers la fin de l'année 1795, la Terreur étoit finie, et l'on commençoit à se retrouver. Les débris de la société de madame de B. se réunirent autour d'elle, et je vis avec peine le cercle de ses amis s'augmenter. Ma position étoit si fausse dans le monde que plus la société rentroit dans son ordre naturel, plus je m'en sentois dehors. Toutes les fois que je voyois arriver chez madame de B. des personnes qui n'y étoient pas encore venues, j'éprouvois un nouveau tourment. L'expression de surprise mêlée de dédain que j'observois sur leur physionomie commençoit à me troubler; j'étois sûre d'être bientôt l'objet d'un aparté dans l'embrasure de la fenêtre ou d'une conversation à voix basse, car il falloit bien se faire expliquer comment une négresse étoit admise dans la société intime de madame de B. Je souffrois le martyre pendant ces éclaircissements; j'aurois voulu être transportée dans ma patrie barbare, au milieu des sauvages qui l'habitent, moins à craindre pour moi que cette société cruelle qui me rendoit responsable du mal qu'elle seule avoit fait. J'étois poursuivie plusieurs jours de suite par le souvenir de cette physionomie dédaigneuse :

je la voyois en rêve, je la voyois à chaque instant; elle se plaçoit devant moi comme ma propre image. Hélas! elle étoit celle des chimères dont je me laissois obséder! Vous ne m'aviez pas encore appris, ô mon Dieu! à conjurer ces fantômes; je ne savois pas qu'il n'y a de repos qu'en vous.

A présent, c'étoit dans le cœur de Charles que je cherchois un abri; j'étois fière de son amitié, je l'étois encore plus de ses vertus; je l'admirois comme ce que je connoissois de plus parfait sur la terre. J'avois cru autrefois aimer Charles comme un frère; mais, depuis que j'étois toujours souffrante, il me sembloit que j'étois vieillie et que ma tendresse pour lui ressembloit plutôt à celle d'une mère. Une mère, en effet, pouvoit seule éprouver ce désir passionné de son bonheur, de ses succès; j'aurois volontiers donné ma vie pour lui épargner un moment de peine. Je voyois bien avant lui l'impression qu'il produisoit sur les autres; il étoit assez heureux pour ne s'en pas soucier. C'est tout simple : il n'avoit rien à en redouter; rien ne lui avoit donné cette inquiétude habituelle que j'éprouvois sur les pensées des autres; tout étoit har-

monie dans son sort, tout étoit désaccord dans le mien.

Un matin, un ancien ami de madame de B. vint chez elle; il étoit chargé d'une proposition de mariage pour Charles. Mademoiselle de Thémines étoit devenue, d'une manière bien cruelle, une riche héritière ; elle avoit perdu le même jour, sur l'échafaud, sa famille entière; il ne lui restoit plus qu'une grande tante, autrefois religieuse, et qui, devenue tutrice de mademoiselle de Thémines, regardoit comme un devoir de la marier, et vouloit se presser, parce qu'ayant plus de quatre-vingts ans, elle craignoit de mourir et de laisser ainsi sa nièce seule et sans appui dans le monde. Mademoiselle de Thémines réunissoit tous les avantages de la naissance, de la fortune et de l'éducation ; elle avoit seize ans : elle étoit belle comme le jour : on ne pouvoit hésiter. Madame de B. en parla à Charles, qui d'abord fut un peu effrayé de se marier si jeune. Bientôt il désira voir mademoiselle de Thémines. L'entrevue eut lieu, et alors il n'hésita plus. Anaïs de Thémines possédoit en effet tout ce qui pouvoit plaire à Charles : jolie sans s'en douter, et d'une modestie si tranquille qu'on voyoit

qu'elle ne devoit qu'à la nature cette charmante vertu. Madame de Thémines permit à Charles d'aller chez elle, et bientôt il devint passionnément amoureux. Il me racontoit les progrès de ses sentiments : j'étois impatiente de voir cette belle Anaïs, destinée à faire le bonheur de Charles. Elle vint enfin à Saint-Germain. Charles lui avoit parlé de moi : je n'eus point à supporter d'elle ce coup d'œil dédaigneux et scrutateur qui me faisoit toujours tant de mal; elle avoit l'air d'un ange de bonté. Je lui promis qu'elle seroit heureuse avec Charles; je la rassurai sur sa jeunesse, je lui dis qu'à vingt et un ans il avoit la raison solide d'un âge bien plus avancé. Je répondis à toutes ses questions; elle m'en fit beaucoup, parce qu'elle savoit que je connoissois Charles depuis son enfance, et il m'étoit si doux d'en dire du bien que je ne me lassois pas d'en parler.

Les arrangements d'affaires retardèrent de quelques semaines la conclusion du mariage. Charles continuoit à aller chez madame de Thémines, et souvent il restoit à Paris deux ou trois jours de suite. Ces absences m'affligeoient, et j'étois mécontente de moi-même en voyant

que je préférois mon bonheur à celui de Charles. Ce n'est pas ainsi que j'étois accoutumée à aimer. Les jours où il revenoit étoient des jours de fête ; il me racontoit ce qui l'avoit occupé, et, s'il avoit fait quelques progrès dans le cœur d'Anaïs, je m'en réjouissois avec lui. Un jour pourtant il me parla de la manière dont il vouloit vivre avec elle. « Je veux obtenir toute sa confiance, me dit-il, et lui donner toute la mienne ; je ne lui cacherai rien, elle saura toutes mes pensées, elle connoîtra tous les mouvements secrets de mon cœur ; je veux qu'il y ait entre elle et moi une confiance comme la nôtre, Ourika. » Comme la nôtre ! Ce mot me fit mal ; il me rappela que Charles ne savoit pas le seul secret de ma vie, et il m'ôta le désir de le lui confier. Peu à peu les absences de Charles devinrent plus longues ; il n'étoit presque plus à Saint-Germain que des instants ; il venoit à cheval pour mettre moins de temps en chemin ; il retournoit l'après-dînée à Paris : de sorte que tous les soirs se passoient sans lui. Madame de B. plaisantoit souvent de ces longues absences... J'aurois bien voulu faire comme elle !

Un jour, nous nous promenions dans la forêt.

Charles avoit été absent presque toute la semaine; je l'aperçus tout à coup à l'extrémité de l'allée où nous marchions : il venoit à cheval, et très-vite. Quand il fut près de l'endroit où nous étions, il sauta à terre et se mit à se promener avec nous. Après quelques minutes de conversation générale, il resta en arrière avec moi, et nous recommençâmes à causer comme autrefois. J'en fis la remarque. « Comme autrefois! s'écria-t-il; ah! quelle différence! Avois-je donc quelque chose à dire dans ce temps-là? Il me semble que je n'ai commencé à vivre que depuis deux mois. Ourika, je ne vous dirai jamais ce que j'éprouve pour elle! Quelquefois je crois sentir que mon âme tout entière va passer dans la sienne. Quand elle me regarde, je ne respire plus; quand elle rougit, je voudrois me prosterner à ses pieds pour l'adorer. Quand je pense que je vais être le protecteur de cet ange, qu'elle me confie sa vie, sa destinée, ah! que je suis glorieux de la mienne! Que je la rendrai heureuse! Je serai pour elle le père, la mère qu'elle a perdus; mais je serai aussi son mari, son amant! Elle me donnera son premier amour, tout son cœur s'épanchera dans le mien; nous

vivrons de la même vie, et je ne veux pas que dans le cours de nos longues années elle puisse dire qu'elle ait passé une heure sans être heureuse. Quelles délices, Ourika, de penser qu'elle sera la mère de mes enfants, qu'ils puiseront la vie dans le sein d'Anaïs ! Ah ! ils seront doux et beaux comme elle ! Qu'ai-je fait, ô Dieu ! pour mériter tant de bonheur? »

Hélas ! j'adressois en ce moment au Ciel une question toute contraire ! Depuis quelques instants j'écoutois ces paroles passionnées avec un sentiment indéfinissable. Grand Dieu ! vous êtes témoin que j'étois heureuse du bonheur de Charles; mais pourquoi avez-vous donné la vie à la pauvre Ourika ? pourquoi n'est-elle pas morte sur ce bâtiment négrier d'où elle fut arrachée, ou sur le sein de sa mère? Un peu de sable d'Afrique eût recouvert son corps, et ce fardeau eût été bien léger ! Qu'importoit au monde qu'Ourika vécût ? Pourquoi étoit-elle condamnée à la vie ? C'étoit donc pour vivre seule, toujours seule, jamais aimée ! O mon Dieu ! ne le permettez pas ! Retirez de la terre la pauvre Ourika ! Personne n'a besoin d'elle : n'est-elle pas seule dans la vie ? Cette affreuse

pensée me saisit avec plus de violence qu'elle n'avoit encore fait. Je me sentis fléchir, je tombai sur les genoux, mes yeux se fermèrent, et je crus que j'allois mourir.

En achevant ces paroles, l'oppression de la pauvre religieuse parut s'augmenter; sa voix s'altéra, et quelques larmes coulèrent le long de ses joues flétries. Je voulus l'engager à suspendre son récit, elle s'y refusa.

Ce n'est rien, me dit-elle; maintenant le chagrin ne dure pas dans mon cœur : la racine en est coupée. Dieu a eu pitié de moi; il m'a retirée lui-même de cet abîme où je n'étois tombée que faute de le connoître et de l'aimer. N'oubliez donc pas que je suis heureuse; mais, hélas! ajouta-t-elle, je ne l'étois point alors.

Jusqu'à l'époque dont je viens de vous parler, j'avois supporté mes peines; elles avoient altéré ma santé, mais j'avois conservé ma raison et une sorte d'empire sur moi-même. Mon chagrin, comme le ver qui dévore le fruit, avoit

commencé par le cœur; je portois dans mon sein le germe de la destruction, lorsque tout étoit encore plein de vie au dehors de moi. La conversation me plaisoit, la discussion m'animoit; j'avois même conservé une sorte de gaieté d'esprit; mais j'avois perdu les joies du cœur. Enfin, jusqu'à l'époque dont je viens de vous parler, j'étois plus forte que mes peines; je sentois qu'à présent mes peines seroient plus fortes que moi.

Charles me rapporta dans ses bras jusqu'à la maison. Là tous les secours me furent donnés, et je repris connoissance. En ouvrant les yeux, je vis madame de B. à côté de mon lit; Charles me tenoit une main. Ils m'avoient soignée eux-mêmes, et je vis sur leurs visages un mélange d'anxiété et de douleur qui pénétra jusqu'au fond de mon âme : je sentis la vie revenir en moi; mes pleurs coulèrent. Madame de B. les essuyoit doucement; elle ne me disoit rien, elle ne me faisoit point de questions : Charles m'en accabla. Je ne sais ce que je lui répondis; je donnai pour cause à mon accident le chaud, la longueur de la promenade. Il me crut, et l'amertume rentra dans mon âme en

voyant qu'il me croyoit : mes larmes se séchèrent ; je me dis qu'il étoit donc bien facile de tromper ceux dont l'intérêt étoit ailleurs. Je retirai ma main, qu'il tenoit encore, et je cherchai à paroître tranquille. Charles partit, comme de coutume, à cinq heures. J'en fus blessée ; j'aurois voulu qu'il fût inquiet de moi : je souffrois tant ! Il seroit parti de même, je l'y aurois forcé ; mais je me serois dit qu'il me devoit le bonheur de sa soirée, et cette pensée m'eût consolée. Je me gardai bien de montrer à Charles ce mouvement de mon cœur : les sentiments délicats ont une sorte de pudeur ; s'ils ne sont devinés, ils sont incomplets : on diroit qu'on ne peut les éprouver qu'à deux.

A peine Charles fut-il parti que la fièvre me prit avec une grande violence ; elle augmenta les deux jours suivants. Madame de B. me soignoit avec sa bonté accoutumée ; elle étoit désespérée de mon état et de l'impossibilité de me faire transporter à Paris, où le mariage de Charles l'obligeoit à se rendre le lendemain. Les médecins dirent à madame de B. qu'ils répondoient de ma vie si elle me laissoit à Saint-Germain ; elle s'y résolut, et elle me montra en

partant une affection si tendre qu'elle calma un moment mon cœur. Mais, après son départ, l'isolement complet, réel, où je me trouvois pour la première fois de ma vie, me jeta dans un profond désespoir. Je voyois se réaliser cette situation que mon imagination s'étoit peinte tant de fois; je mourois loin de ce que j'aimois, et mes tristes gémissements ne parvenoient pas même à leurs oreilles. Hélas! ils eussent troublé leur joie. Je les voyois s'abandonnant à toute l'ivresse du bonheur, loin d'Ourika mourante. Ourika n'avoit qu'eux dans la vie; mais eux n'avoient pas besoin d'Ourika : personne n'avoit besoin d'elle! Cet affreux sentiment de l'inutilité de l'existence est celui qui déchire le plus profondément le cœur; il me donna un tel dégoût de la vie que je souhaitai sincèrement mourir de la maladie dont j'étois attaquée. Je ne parlois pas, je ne donnois presque aucun signe de connoissance, et cette seule pensée étoit bien distincte en moi : *Je voudrois mourir.* Dans d'autres moments, j'étois plus agitée; je me rappelois tous les mots de cette dernière conversation que j'avois eue avec Charles dans la forêt; je le voyois nageant dans cette mer de

délices qu'il m'avoit dépeinte, tandis que je mourois abandonnée, seule dans la mort comme dans la vie. Cette idée me donnoit une irritation plus pénible encore que la douleur. Je me créois des chimères pour satisfaire à ce nouveau sentiment; je me représentois Charles arrivant à Saint-Germain. On lui disoit : « Elle est morte. » Eh bien! le croiriez-vous? je jouissois de sa douleur; elle me vengeoit, et de quoi, grand Dieu? de ce qu'il avoit été l'ange protecteur de ma vie! Cet affreux sentiment me fit bientôt horreur; j'entrevis que, si la douleur n'étoit pas une faute, s'y livrer comme je le faisois pouvoit être criminel. Mes idées prirent alors un autre cours : j'essayai de me vaincre, de trouver en moi-même une force pour combattre les sentiments qui m'agitoient; mais je ne la cherchois point, cette force, où elle étoit. Je me fis honte de mon ingratitude. « Je mourrai, me disois-je, je veux mourir; mais je ne veux pas laisser les passions haineuses approcher de mon cœur. Ourika est un enfant déshérité, mais l'innocence lui reste : je ne la laisserai pas se flétrir en moi par l'ingratitude. Je passerai sur la terre comme une ombre, mais dans le tombeau j'aurai la

paix. O mon Dieu! ils sont déjà bien heureux : eh bien! donnez-leur encore la part d'Ourika, et laissez-la mourir comme la feuille tombe en automne. N'ai-je donc pas assez souffert? »

Je ne sortis de la maladie qui avoit mis ma vie en danger que pour tomber dans un état de langueur où le chagrin avoit beaucoup de part. Madame de B. s'établit à Saint-Germain après le mariage de Charles; il y venoit souvent accompagné d'Anaïs, jamais sans elle. Je souffrois toujours davantage quand ils étoient là. Je ne sais si l'image du bonheur me rendoit plus sensible ma propre infortune, ou si la présence de Charles réveilloit le souvenir de notre ancienne amitié; je cherchois quelquefois à le retrouver, et je ne le reconnoissois plus. Il me disoit pourtant à peu près tout ce qu'il me disoit autrefois; mais son amitié présente ressembloit à son amitié passée comme la fleur artificielle ressemble à la fleur véritable : c'est la même chose, hors la vie et le parfum.

Charles attribuoit au dépérissement de ma santé le changement de mon caractère; je crois que madame de B. jugeoit mieux le triste état de mon âme, qu'elle devinoit mes tourments

secrets et qu'elle en étoit vivement affligée; mais le temps n'étoit plus où je consolois les autres : je n'avois plus pitié que de moi-même.

Anaïs devint grosse, et nous retournâmes à Paris. Ma tristesse augmentoit chaque jour. Ce bonheur intérieur si paisible, ces liens de famille si doux, cet amour dans l'innocence toujours aussi tendre, aussi passionné, quel spectacle pour une malheureuse destinée à passer sa triste vie dans l'isolement, à mourir sans avoir été aimée, sans avoir connu d'autres liens que ceux de la dépendance et de la pitié! Les jours, les mois se passoient ainsi; je ne prenois part à aucune conversation, j'avois abandonné tous mes talents; si je supportois quelques lectures, c'étoient celles où je croyois retrouver la peinture imparfaite des chagrins qui me dévoroient. Je m'en faisois un nouveau poison, je m'enivrois de mes larmes, et, seule dans ma chambre pendant des heures entières, je m'abandonnois à ma douleur.

La naissance d'un fils mit le comble au bonheur de Charles. Il accourut pour me le dire, et dans les transports de sa joie je reconnus quelques accents de son ancienne confiance.

Qu'ils me firent mal! Hélas! c'étoit la voix de L'ami que je n'avois plus! et tous les souvenirs du passé venoient, à cette voix, déchirer de nouveau ma plaie.

L'enfant de Charles étoit beau comme Anaïs. le tableau de cette jeune mère avec son fils touchoit tout le monde; moi seule, par un sort bizarre, j'étois condamnée à le voir avec amertume. Mon cœur dévoroit cette image d'un bonheur que je ne devois jamais connoître, et l'envie, comme le vautour, se nourrissoit dans mon sein. Qu'avois-je fait à ceux qui crurent me sauver en m'amenant sur cette terre d'exil? pourquoi ne me laissoit-on pas suivre mon sort? Eh bien! je serois la négresse esclave de quelque riche colon; brûlée par le soleil, je cultiverois la terre d'un autre; mais j'aurois mon humble cabane pour me retirer le soir; j'aurois un compagnon de ma vie et des enfants de ma couleur qui m'appelleroient : « Ma mère! » Ils appuieroient sans dégoût leur petite bouche sur mon front; ils reposeroient leur tête sur mon cou et s'endormiroient dans mes bras! Qu'ai-je fait pour être condamnée à n'éprouver jamais les affections pour lesquelles seules mon

cœur est créé? O mon Dieu! ôtez-moi de ce monde... Je sens que je ne puis plus supporter la vie.

A genoux dans ma chambre, j'adressois au Créateur cette prière impie, quand j'entendis ouvrir ma porte: c'étoit l'amie de madame de B., la marquise de ***, qui étoit revenue depuis peu d'Angleterre, où elle avoit passé plusieurs années. Je la vis avec effroi arriver près de moi: sa vue me rappeloit toujours que, la première, elle m'avoit révélé mon sort; qu'elle m'avoit ouvert cette mine de douleurs où j'avois tant puisé. Depuis qu'elle étoit à Paris, je ne la voyois qu'avec un sentiment pénible.

« Je viens vous voir et causer avec vous, ma chère Ourika, me dit-elle; vous savez combien je vous aime depuis votre enfance, et je ne puis voir sans une véritable peine la mélancolie dans laquelle vous vous plongez. Est-il possible, avec l'esprit que vous avez, que vous ne sachiez pas tirer un meilleur parti de votre situation? — L'esprit, Madame, lui répondis-je, ne sert guère qu'à augmenter les maux véritables; il les fait voir sous tant de formes diverses! — Mais, reprit-elle, lorsque les maux sont sans remède,

n'est-ce pas une folie de refuser de s'y soumettre et de lutter ainsi contre la nécessité, car enfin nous ne sommes pas les plus forts? — Cela est vrai, dis-je; mais il me semble que dans ce cas la nécessité est un mal de plus. — Vous conviendrez pourtant, Ourika, que la raison conseille alors de se résigner et de se distraire. — Oui, Madame; mais, pour se distraire, il faut entrevoir ailleurs l'espérance. — Vous pourriez du moins vous faire des goûts et des occupations pour remplir votre temps. — Ah! Madame, les goûts qu'on se fait sont un effort et ne sont pas un plaisir. — Mais, dit-elle encore, vous êtes remplie de talents. — Pour que les talents soient une ressource, Madame, lui répondis-je, il faut se proposer un but; mes talents seroient comme la fleur du poëte anglois, qui perdoit son parfum dans le désert. — Vous oubliez vos amis, qui en jouiroient. — Je n'ai point d'amis, Madame; j'ai des protecteurs, et cela est bien différent! — Ourika, dit-elle, vous vous rendez bien malheureuse, et bien inutilement! — Tout est inutile dans ma vie, Madame, même ma douleur. — Comment pouvez-vous prononcer un mot si amer, vous, Ou-

rika, qui vous êtes montrée si dévouée lorsque vous restiez seule à madame de B. pendant la Terreur? — Hélas! Madame, je suis comme ces génies malfaisants qui n'ont de pouvoir que dans les temps de calamités, et que le bonheur fait fuir. — Confiez-moi votre secret, ma chère Ourika; ouvrez-moi votre cœur. Personne ne prend à vous plus d'intérêt que moi, et peut-être que je vous ferai du bien. — Je n'ai point de secret, Madame, lui répondis-je; ma position et ma couleur sont tout mon mal, vous le savez. — Allons donc, reprit-elle, pouvez-vous nier que vous renfermez au fond de votre âme une grande peine? Il ne faut que vous voir un instant pour en être sûr. » Je persistai à lui dire ce que je lui avois déjà dit; elle s'impatienta, éleva la voix. Je vis que l'orage alloit éclater. « Est-ce là votre bonne foi, dit-elle, cette sincérité pour laquelle on vous vante? Ourika, prenez-y garde, la réserve quelquefois conduit à la fausseté. — Eh! que pourrois-je vous confier, Madame, lui dis-je, à vous surtout qui depuis si longtemps avez prévu quel seroit le malheur de ma situation? A vous, moins qu'à personne, je n'ai rien de nouveau à dire là-dessus. —

C'est ce que vous ne me persuaderez jamais, répliqua-t-elle; mais, puisque vous me refusez votre confiance et que vous assurez que vous n'avez point de secret, eh bien! Ourika, je me chargerai de vous apprendre que vous en avez un. Oui, Ourika, tous vos regrets, toutes vos douleurs, ne viennent que d'une passion malheureuse, d'une passion insensée, et, si vous n'étiez pas folle d'amour pour Charles, vous prendriez fort bien votre parti d'être négresse. Adieu, Ourika; je m'en vais, et, je vous le déclare, avec bien moins d'intérêt pour vous que je n'en avois apporté en venant ici. » Elle sortit en achevant ces paroles. Je demeurai anéantie. Que venoit-elle de me révéler! quelle lumière affreuse avoit-elle jetée sur l'abîme de mes douleurs! Grand Dieu! c'étoit comme la lumière qui pénétra une fois au fond des enfers et qui fit regretter les ténèbres à ses malheureux habitants. Quoi! j'avois une passion criminelle! C'est elle qui jusqu'ici dévoroit mon cœur! Ce désir de tenir ma place dans la chaîne des êtres, ce besoin des affections de la nature, cette douleur de l'isolement, c'étoient les regrets d'un amour coupable! Et, lorsque je croyois envier l'image du

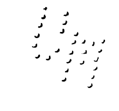
bonheur, c'est le bonheur lui-même qui étoit l'objet de mes vœux impies ! Mais qu'ai-je donc fait pour qu'on puisse me croire atteinte de cette passion sans espoir? Est-il donc impossible d'aimer plus que sa vie avec innocence? Cette mère qui se jeta dans la gueule du lion pour sauver son fils, quel sentiment l'animoit ? Ces frères, ces sœurs qui voulurent mourir ensemble sur l'échafaud, et qui prioient Dieu avant d'y monter, étoit-ce donc un amour coupable qui les unissoit ? L'humanité seule ne produit-elle pas tous les jours des dévouements sublimes? Pourquoi donc ne pourrois-je aimer ainsi Charles, le compagnon de mon enfance, le protecteur de ma jeunesse?... Et cependant je ne sais quelle voix crie au fond de moi-même qu'on a raison et que je suis criminelle. Grand Dieu ! je vais donc recevoir aussi le remords dans mon cœur désolé ! Il faut qu'Ourika connoisse tous les genres d'amertume, qu'elle épuise toutes les douleurs ! Quoi ! mes larmes désormais seront coupables ! il me sera défendu de penser à lui ! Quoi ! je n'oserai plus souffrir !

Ces affreuses pensées me jetèrent dans un accablement qui ressembloit à la mort. La même

nuit, la fièvre me prit, et en moins de trois jours on désespéra de ma vie. Le médecin déclara que, si l'on vouloit me faire recevoir mes sacrements, il n'y avoit pas un instant à perdre. On envoya chercher mon confesseur : il étoit mort depuis peu de jours. Alors madame de B. fit avertir un prêtre de la paroisse. Il vint et m'administra l'extrême-onction, car j'étois hors d'état de recevoir le viatique : je n'avois aucune connoissance, et on attendoit ma mort à chaque instant. C'est sans doute alors que Dieu eut pitié de moi ; il commença par me conserver la vie : contre toute attente, mes forces se soutinrent. Je luttai ainsi environ quinze jours ; ensuite la connoissance me revint. Madame de B. ne me quittoit pas, et Charles paroissoit avoir retrouvé pour moi son ancienne affection. Le prêtre continuoit à venir me voir chaque jour, car il vouloit profiter du premier moment pour me confesser. Je le désirois moi-même ; je ne sais quel mouvement me portoit vers Dieu et me donnoit le besoin de me jeter dans ses bras et d'y chercher le repos. Le prêtre reçut l'aveu de mes fautes ; il ne fut point effrayé de l'état de mon âme : comme un vieux matelot, il connoissoit

toutes ces tempêtes. Il commença par me rassurer sur cette passion dont j'étois accusée. « Votre cœur est pur, me dit-il : c'est à vous seule que vous avez fait du mal; mais vous n'en êtes pas moins coupable. Dieu vous demandera compte de votre propre bonheur, qu'il vous avoit confié... Qu'en avez-vous fait? Ce bonheur étoit entre vos mains, car il réside dans l'accomplissement de nos devoirs : les avez-vous seulement connus? Dieu est le but de l'homme : quel a été le vôtre? Mais ne perdez pas courage; priez Dieu, Ourika : il est là, il vous tend les bras; il n'y a pour lui ni nègres ni blancs : tous les cœurs sont égaux devant ses yeux, et le vôtre mérite de devenir digne de lui. » C'est ainsi que cet homme respectable encourageoit la pauvre Ourika. Ces paroles simples portoient dans mon âme je ne sais quelle paix que je n'avois jamais connue; je les méditois sans cesse, et comme d'une mine féconde j'en tirois toujours quelque nouvelle réflexion. Je vis qu'en effet je n'avois point connu mes devoirs : Dieu en a prescrit aux personnes isolées comme à celles qui tiennent au monde; s'il les a privées des liens du sang, il leur a donné l'humanité

tout entière pour famille. « La sœur de la charité, me disois-je, n'est point seule dans la vie, quoiqu'elle ait renoncé à tout : elle s'est créé une famille de choix ; elle est la mère de tous les orphelins, la fille de tous les pauvres vieillards, la sœur de tous les malheureux. Des hommes du monde n'ont-ils pas souvent cherché un isolement volontaire ? Ils vouloient être seuls avec Dieu ; ils renonçoient à tous les plaisirs pour adorer, dans la solitude, la source pure de tout bien et de tout bonheur ; ils travailloient, dans le secret de leur pensée, à rendre leur âme digne de se présenter devant le Seigneur. C'est pour vous, ô mon Dieu ! qu'il est doux d'embellir ainsi son cœur, de le parer, comme pour un jour de fête, de toutes les vertus qui vous plaisent. Hélas ! qu'avois-je fait ? Jouet insensé des mouvements involontaires de mon âme, j'avois couru après les jouissances de la vie, et j'en avois négligé le bonheur. Mais il n'est pas encore trop tard : Dieu, en me jetant sur cette terre étrangère, voulut peut-être me prédestiner à lui ; il m'arracha à la barbarie, à l'ignorance ; par un miracle de sa bonté, il me déroba aux vices de l'esclavage et me fit connoître sa loi. Cette loi



me montre tous mes devoirs, elle m'enseigne ma route. Je la suivrai, ô mon Dieu ! je ne me servirai plus de vos bienfaits pour vous offenser, je ne vous accuserai plus de mes fautes. »

Ce nouveau jour sous lequel j'envisageois ma position fit rentrer le calme dans mon cœur. Je m'étonnois de la paix qui succédoit à tant d'orages : on avoit ouvert une issue à ce torrent qui dévastoit ses rivages, et maintenant il portoit ses flots apaisés dans une mer tranquille.

Je me décidai à me faire religieuse. J'en parlai à madame de B. Elle s'en affligea, mais elle me dit : « Je vous ai fait tant de mal en voulant vous faire du bien que je ne me sens pas le droit de m'opposer à votre résolution. » Charles fut plus vif dans sa résistance ; il me pria, il me conjura de rester. Je lui dis : « Laissez-moi aller, Charles, dans le seul lieu où il me soit permis de penser sans cesse à vous... »

Ici la jeune religieuse finit brusquement son récit. Je continuai à lui donner des soins ; malheureusement ils furent inutiles : elle mourut à la fin d'octobre ; elle tomba avec les dernières feuilles de l'automne.



